Louis Bizance

Prêtre de l'Oratoire

Entré : 1677

Né à Constantinople, le 1647

Mort à Charenton, le 21 Mai 1722

Notes bio-bibliographiques

L. Bonnardet
Pr. de l'Oratoire

Voir : Battereel : t. IV. p. 535-545.

Oudry : t. I, p. 140.

Bicaïs : t. II, p. 282.

Reynaud : les mss. orientaux de la Bibliothèque nationale

Quérard : la France littéraire. Paris, Didot, 1827. t. I. p. 582

Floquet : Vie de Bossuet. t. I. p 277 en note.

Chevalier d'Arvieux : Mémoires, t. V. p. 41, 56, 57

Aristide Marre : Deux mathématiciens de l'oratoire. Rome, 1880 in-fo petit. p. 5

Ste Beuve : Port Royal, 4e édition, Paris, Hachette, 1878, t. II, p. 576

Chaudon et Delandine : Dict. historique. Paris, Ménard et Desenne, 1821, t. V. p. 280

Longuerana

Renaudot : Mélanges, p. 232.

Barbier, N 2987.

Bougerel : t. II. p 155

R. Simon : Bibliothèque critique, t. VI c.-à-d. Nouvelle Bibliothèque choisie (1714) II. ch. 12. p. 187 s.

Arceriana : p. 1339.

Bonardi p. 103.

Fonds latin 18518 (Nouv. acq. 28)

P. Byzance ?

fin XVII - début XVIII.

juif -

grammaire arabe

" syriaque

lexique hébreu

ce n'est pas l'écriture du P. Byzance

IV, 225, 195

est fuga I

f. e. I7

III, 521, 179

ita quod]

m. l'' Ca 1

P. Malbranche qui jaloux voulait lui prendre sa chambre

J. Bte Massillon } jeunes et aimables confrères qui seuls par leur joyeux babillage ~~aimable bavardage~~ savaient amener
Jean Joseph Maure } sur son visage si sombre un léger sourire

Joseph de la fontaine Solere de la Roissière
un fort gaillard qui saisit le bras de l'assassin et lui arracha son arme déjà tachée de sang ~~ensanglantée~~

~~[illegible]~~

Jean Langlaume "

Pierre Perdoux "

François Chomat "

Touchet Paris 1649 mendiant?

Aristide Marre = Deux mathématiciens de l'Oratoire : Extrait du Bullettino di bibliografia et di storia delle scienze matematiche et fisiche. Rome 1880 in 8° petit, p. 5

Le P. Bizance est plus connu peut-être que le P. Jaquenet à cause de ses aventures, de sa conversion, de son étroite amitié avec le P. Malebranche et de sa mort à Charenton.

Le P. Adry lui a consacré dans le C. I de la Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire (Fonds fr. N° 25681 p. 140-143) une notice assez étendue dans laquelle il nous apprend que Raphael Lévi était fils d'un juif, orfèvre à Constantinople né en 1647 dans cette ville. Baptisé le 6 janvier 1684 à St Germain en Laye sous le nom de Louis et le surnom de Bizance du nom de sa patrie, il eut pour parrain et marraine le Roi et la Reine qui se firent représenter par le Duc de Mazarin et Mme Colbert. Reçu dans la Cong. de l'Oratoire le 9 août 1677, à l'âge de 30 ans, il fut fait prêtre en 1680. Devenu fou, on l'enferma à Charenton, où il mourut le 24 mai 1722.

Dans ses papiers on trouva après sa mort, outre des fragments considérables d'une traduction du Koran qui fit grand bruit lors de son apparition :

(On lit dans une lettre du 3 septembre 1699 (Correspondance de M. Duillart avec M. de Préfontaine) ce passage que Ste Beuve a reproduit (Port Royal, 4e édition, Paris, Hachette, 1878, t. II p. 576) « Voici une chose fort plaisante. Il y a un Père de « l'Oratoire, né Turc, qu'on nomme le Père de Byzance. Il est habile. Il a traduit l'Alcoran en français et l'a réfuté par un « commentaire si excellent que notre archevêque le presse de publier cet ouvrage, pendant qu'il remet les Jésuites comme aux « calendes grecques pour la 2e partie de la version du N. Test. du P. Bouhours, un grand vicaire de Paris lui ayant dit à lui-même que « le prélat regrettait assez d'avoir été si facile à leur donner sa permission pour les 4 Evangélistes. De sorte qu'un homme de la Cour, « qui savait tout ce détail, dit ces jours passés à Monseigneur (le fils du Roi) qui lui demandait des nouvelles à son retour de Paris : « Vraiment, Monseigneur, il y en a une fort singulière : c'est que notre archevêque aime mieux l'Alcoran des Pères de l'Oratoire que « l'Evangile des jésuites. »

---

des lettres de savants mathématiciens qui montrèrent que le P. Bizance avait entretenu avec eux une correspondance mathématique. On sait qu'il était lié avec le marquis de l'Hôpital, avec le P. Charles Reyneau, le P. Jaquenet, le P. Lelong, Fatio, Rolle, Varignon, Carré, de Lagny ... etc et qu'il vivait dans une grande intimité avec le P. Malebranche.

Dans une lettre en date de Paris, ce 4 X 1698 adressée au P. Charles Reyneau, professeur de Mathématiques à Angers

(Fonds français, N. 25.688 pages 396-399) le P. Lelong cite deux fois le nom du P. Byzance. Le premier de ces passages est ainsi conçu : « Je prévois que je ne pourrai pas cet hyver transcrire ce que vous souhaitez des « journaux de Lipsic, parce que j'ay entrepris un ouvrage qui m'occupe entièrement. Ainsi je crois que ce sera le plus « sûr et le plus court d'en faire faire une copie par M. Carré. Le P. Byzance qui lui en a fait faire une, lui a donné 10 sols « par cahiers ; le tout lui revient à deux écus. Si vous le souhaitez, j'en parleray à M. Carré. Il l'écrira plus « proprement que moy et vous n'aurez pas la peine de le copier. J'attends sur cela votre réponse. » La lettre se termine ainsi : « Le P. Malebranche et le P. Byzance vous saluent. Je suis avec respect, Mon R. P. votre très humble et « très obéissant serviteur. Le long prêtre de l'oratoire. De Paris, le 4 Xbre 1698. »

Dans le même manuscrit, p. 371 on lit :

« Extrait d'une lettre du P. Lelong au P. Reyneau de l'Oz. d'Paris, ce 11 juillet 1699 :

« Vous trouverez dans un livre que je vous envoie la note des changements que le P. Malebranche a fait à son « Traité des lois générales de la communication du mouvement. Je vous aurais souhaité hier dans sa chambre : « il était avec le Marquis de l'Hôpital, M. Varignon et M. Fatio d'Huilliers qui est aussi un savant mathématicien. « Le R. P. Malebranche et le P. Byzance vous font leurs compliments. »

Une lettre du P. Jaquenet au P. Byzance qui se trouve dans le Ms. (Fonds fr. N 24236, p. 180-181) suffirait à elle seule pour démontrer que, non content d'être un fort habile théologien et un polyglotte de premier ordre (il savait le turc, l'arabe, le persan, l'hébreu, le latin, le français, l'italien, l'espagnol) le P. Byzance s'était adonné sérieusement à l'étude des sciences mathématiques.

Suit une lettre du P. Jaquenet au P. Byzance sur des solutions mathématiques qu'il a trouvées.

Louis de Bizance

Listes des Assemblées 1685 Paris — C
1690 " act
1693 "
1696 "
1699 "
1702 "
1705 "

Nécrologe = Décédé près de Paris le 21 mai 1722. (C'était à Charenton)

Chaudon et Delandine = Dictionnaire historique, Paris, Ménard et Desenne, 1821, T. V, p. 280.

Louis de Byzance, prêtre de l'Oratoire, naquit à Constantinople vers 1647 d'un juif nommé Raphaël Lévi qui l'éleva dans sa croyance. Etant devenu truchement de la légation française, il prit du goût pour la religion chrétienne, il forma la résolution de l'embrasser. Mais quelque temps après il fut forcé sous peine de perdre la vie, de prendre le turban et de faire profession de l'islamisme. Son nom fut changé en celui de Mohammed auquel on joignit bientôt celui d'Effendi, comme savant. Cependant il parvint à passer en France, où il fut instruit de la religion
? chrétienne et baptisé en 1674 à S. Germain en Laye. Le duc Mazarin et Mme de Colbert le tinrent sur les fonts de baptême au nom du roi et de la reine. Il entra ensuite dans la Congrégation de l'Oratoire. Il avait une connaissance parfaite des langues anciennes et modernes, et faisait avec beaucoup d'habileté des conférences ecclésiastiques. Ayant failli être assassiné par un fanatique musulman qu'il avait confondu dans une de ces conférences, cette scène le frappa si vivement que sa raison s'égara insensiblement. On le mit à Charenton, où il resta 20 ans sans pouvoir être
21 guéri. Il mourut le 25 mai 1722. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intitulé :
La goutte curable par le remède turc. Paris, 1703, in 12. Il a laissé en manuscrit une

traduction d'une partie du Coran et quelques écrits de Mathématiques. Ils sont à la Bibliothèque du Roi. Il était lié avec les Pères Malebranche et Lelong, et était en relation avec le célèbre Leibnitz.

M. M. 607 = 3e catalogue, N 121 =

Louis de Bizance, de Constantinople, entré à Paris en 1677, prêtre, mort le 21 mai 1722.

M. M. 610, page 88 au verso =

Le Confrère Louis de Bizances de Constantinople, âgé de 30 ans, venu en France par une providence particulière de Dieu, a esté baptisé à S. Germain en Laye à la fête des rois de l'année 1674, a étudié le latin à Paris et à Provins et a fait sa philosophie à Juilly. Entré dans l'Institution le 30 juillet 1677 et vêtu le 9 août. Mme de Belizany a payé ses habits et il a une pension de 300 livres sur le clergé, dont il payera sa pension et s'entretiendra.

Quérard = France littéraire, Paris, Didot, 1827, T. I. p. 582

L. de Byzance, prêtre de l'Oratoire, né à Constantinople vers 1647, mort à Charenton 1722

— La Goutte, curable par le remède d'urc, Paris, 1703, in 12.

Bicaïs : Copie de la Bibl. Nle Nouvelles Acquisitions françaises 6654, T. II p. 188 :

Louis de Byzance, fils d'un juif de Constantinople nommé Lévis, orfèvre de profession, portait ci-devant le nom de Raphael et avait montré dès sa jeunesse des inclinations heureuses, des mœurs douces, droites, honnêtes, tournés au bien et beaucoup de goût pour les lettres et pour l'étude des langues, des mœurs et des diverses religions. Ce goût le porta à fréquenter tout ce qu'il y avait d'étrangers dans son pays, principalement les Français qu'il distingua par une prédilection particulière de tous les autres. Il apprit notre langue en fort peu de temps : l'espagnole lui était devenue comme naturelle ; il savait fort bien l'hébraïque, la persanne et parlait pas mal la turque et l'arabesque. Il était d'ailleurs fort curieux de tout ce qui concernait l'antiquité et avait une

forte envie d'orner son esprit de connaissances utiles. Tant d'avantages joints aux visites qu'il faisait de temps en temps aux Capucins et aux Jésuites, qu'il questionnait, sans faire semblant de rien sur leur croyance et leur manière de vivre, lui en procurèrent un plus parfait ; ce fut de lui dessiller les yeux, de détruire ses préjugés, de lui faire connaître la vérité et de l'arracher au judaïsme pour l'attacher à la religion chrétienne. Mais il fallut pour cela user de prudence et se ménager la protection de quelqu'un qui fût le servir efficacement dans une circonstance, où son état, sa fortune, son bonheur, peut-être même sa vie se trouvaient également intéressés. S'étant fait introduire auprès de M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, ce seigneur, ami des gens de lettres, auquel il procura beaucoup de manuscrits rares, fut si charmé de lui qu'il le reçut dans son palais en qualité de truchement ; et voulant favoriser le pieux dessein qu'il lui avait communiqué, il le fit embarquer pour Marseille en 1673.

De cette ville, Raphael se rendit à Paris, où, à la faveur des lettres de recommandation dont il était porteur, il fut très bien reçu de Mrs Caze et Tronchin, directeurs de la Cie du Levant, qui, connaissant la haute piété et l'humeur bienfaisante de Mme de Belizani, belle-mère de M. de Vaurai, intendant de Toulon et gouvernante des enfants de Mr Colbert, ministre d'Etat, lui présentèrent leur recommandé, bien convaincus qu'elle ne refuserait pas l'occasion qu'ils lui fournissaient de faire une bonne œuvre. On ne pouvait mieux faire. La bonne dame, touchée des dispositions qu'elle trouva dans l'israélite, le fournit de tout ce dont il pouvait avoir besoin ; elle lui assura une pension pour sa subsistance et son entretien et le mit entre les mains du Père Richard Simon, de l'Oratoire, qui parfaitement versé dans les langues orientales, était l'homme qu'il lui fallait pour l'instruire. Les progrès du disciple sous ce savant, la facilité d'esprit qu'il montra, la sagesse de sa conduite à l'âge de 26 ou 27 ans et surtout la droiture et la bonne foi avec lesquelles il paraissait qu'il voulait embrasser le christianisme, firent que sa protectrice s'affectionna fort à lui. Lorsqu'on le vit suffisamment instruit, Mme de Belizani le fit présenter au roi et à la reine qui voulurent bien lui faire l'honneur de lui servir de parrain et de marraine. Il fut donc tenu sur les fonts baptismaux de St Germain en Laye aux noms de leurs Majestés par le duc de Mazarin et Mme Colbert qui lui donnèrent le prénom de Louis et le nom de Byzance. Ce fut le jour des rois, 6 janvier 1674, qu'il passa

du sein de la synagogue dans celui de l'Eglise.

Marqué du sceau du christianisme, ce nouveau néophyte parut si fidèle à sa vocation et rempli d'une telle ferveur que, si on ne l'en eût empêché, il aurait entièrement quitté le monde et se serait enseveli dans un ordre des plus austères, sans avoir égard à la faiblesse de son tempérament. Mais, à la persuasion de la pieuse dame qui, lui servant de mère, venait de lui obtenir du Clergé une pension de 400 livres, après l'avoir tenu deux ou trois ans chez un maître pour lui faire apprendre le latin, il renonça à ce projet pour entrer dans l'Oratoire, où Mme de Bellizani, pénitente du P. de Ste Martha, lui fit voir que, sans être obligé de mener une vie si dure que celle qu'il voulait embrasser, il trouverait les mêmes ressources du côté de la piété et du bon ordre. Y ayant été reçu le 9 août 1677, il s'y conduisit toujours d'une manière très régulière et très édifiante.

Sincèrement converti et goûtant le prix inestimable du don de la foi, la charité de J.C le pressait de le communiquer à ses frères et de désabuser ceux des infidèles que la Providence amenait en France. On sait qu'au mois de juin 1687, ayant fait exprès le voyage de Paris à Rouen, il y travailla avec beaucoup de zèle à la conversion d'une femme turque qui, l'année précédente, avait été faite prisonnière au siège de Bude. Dieu bénit son entreprise en permettant que cette femme prêtat une oreille docile à ses instructions et qu'elle demandat elle-même à recevoir le baptême. Ce ne fut pas là sa seule conquête. De retour à Paris, il en fit plusieurs autres, surtout depuis qu'il eut été au sacerdoce, qui lui fut conféré en 1690. Mais son zèle lui fut funeste. Un des Turcs qui se trouvaient à Paris, dans les premières années du 18 siècle, furieux de ce qu'il leur débauchait, disait-il, tout ce qu'il pouvait de bons musulmans, voulut l'en faire repentir. Ayant trouvé un jour le moyen de s'introduire dans sa chambre, il lui fit les reproches les plus sanglants et le menaça même de l'étrangler comme un renégat. Ce qu'il eût fait tout de suite dans le mouvement de rage dont il était transporté, si le Père de Byzance n'eût eu assez de force et de courage pour le repousser avec son ancien sabre qu'il avait toujours conservé et qu'il gardait pendu à la ruelle de son lit. Mais cette aventure fit une impression si profonde sur son cerveau que sa tête s'en trouva considérablement affaiblie. Depuis il s'imagina avoir sans cesse à ses trousses des gens venus et dispersés dans Paris pour le tuer ou le ramener à

Constantinople. Enfin son esprit s'aliéna au point qu'on fut obligé de le mettre à Charenton, où il vécut près de 20 ans, sans que les remèdes fussent le rétablir. Il mourut dans cet état le 21 mai de l'année 1722, regardé comme un homme dont les talents auraient pu lui faire beaucoup d'honneur et son zèle produire beaucoup de bien sans ce fâcheux accident.

Le Père de Byzance est auteur d'un ouvrage intitulé :
La Goutte curable par le remède Turc, lequel fut imprimé à Paris en 1702. in 12

On a prétendu aussi qu'il avait traduit en latin l'Alcoran que M. H
ministre d'Ellambourg, fit imprimer en arabe en 1694 ; mais Richard Simon auteur dans sa Bibliothèque critique que ce Père ne voulut pas se charger de cette traduction. Peut-être que, l'ayant entreprise, sa santé ne lui permit pas de l'achever. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il entendait assez bien l'arabe, le latin et plusieurs autres langues savantes pour se charger de pareilles traductions et s'en tirer avec honneur.

Longuerana = Louis de Byzance était juif. La peur d'être empalé le fit mahométan ; ensuite il se fit chrétien et l'était véritablement. Il avait un grand zèle pour la religion et après avoir quêté de l'argent pour envoyer à Constantinople par le vaisseau qui devait porter M. de Ferrole, grand nombre de Nouveaux Testaments traduits en Turc que l'on avait imprimés en Angleterre. Mais l'ambassadeur partit avant que les livres fussent prêts. Ce Père était fort habile. Il avait fait des notes sur l'Alcoran et faisait voir par de bonnes citations des anciens rabbins dont il avait grande connaissance, que ce que dit Mahomet de la fourmi, de la montagne de Sinaï enlevée en l'air, de Moyse, des Temps avant Jacob, etc., avait été copié des anciens rabbins qui avaient dit tout cela avant lui. Ce pauvre Père Louis de Byzance est devenu fou et tous les égards qu'on avait pour lui à l'Oratoire n'ont pu sauver son esprit. Le chagrin le prit et il tomba dans une noire mélancolie qui dégénéra en folie.

Chevalier d'Arvieux : Mémoires, t. V, p. 41-56, p. 57, lig 1 à 15. A Paris, Charles Jean Bte Delespine 1735

Raphael Lévi, depuis Louis de Byzance, était fils d'un juif orfèvre à Constantinople. Il avait quelque chose de barbare et de rude dans la figure, ayant plutôt l'air d'un africain que d'un européen. Mais cet air était démenti par ses mœurs et ses inclinations qu'il avait douces et honnêtes. Le goût qu'il avait pour les sciences et pour les langues le porta à fréquenter les étrangers et surtout les Français. Outre le Turc et l'arabe qu'il parlait fort bien, il possédait à fond l'hébreu. Il avait appris notre langue en très peu de temps et s'était rendu la langue espagnole comme naturelle. Il voyait les Capucins et les jésuites, leur faisait des questions sur notre religion, sans s'ouvrir du dessein qu'il avait de quitter la sienne. Il lut un Nouveau Testament français et quelques commentateurs latins sur l'ancien dont il vérifiait les passages cités sur les marges du Nouveau et par là se désabusait peu à peu des préjugés du judaïsme.

Dans le même temps, un juif nommé Sabbatai Sévi se donna pour le Messie. Tous les juifs coururent en foule vers lui. Le père de Raphael abandonna tout pour le suivre ; mais Raphaël se moqua hautement de ce prétendu Messie et le traita d'imposteur. Déjà on publiait des miracles de lui, lorsqu'il se fit mahométan au grand étonnement des juifs qu'il avait séduits.

Un gentilhomme de Paris, nommé du Monceaux, voyageait alors pour son plaisir, faisait des relations et dessinait tout ce qu'il trouvait de curieux. Voulant passer dans la Morée, il prit Raphaël pour son truchement, et comme il avait l'air d'un Mahométan et qu'il parlait fort bien le Turc, il le fit passer pour un janissaire, lui fit arborer le turban blanc et le nomma Ahmed Bacha. Tout le monde y fut trompé et tous les gouverneurs de place le prirent pour un janissaire

et crurent qu'on l'avait donné au gentilhomme français pour l'accompagner partout. Au retour de son voyage M. de Monceaux qui avait été content de Raphaël, lui fit faire connaissance avec Messieurs Laisné et Laurent d'Arvieux et les autres Français qui étaient chez notre ambassadeur. Il eut avec eux de longs entretiens sur les langues orientales et sur la religion. Souvent il apportait à l'ambassadeur de beaux manuscrits qu'il trouvait au Seristan. M. de Nointel, notre ambassadeur, lui promit un office de truchement au Palais de France et lui permit même en attendant d'en porter les marques qui étaient le calpas rond, c'est-à-dire un bonnet de drap entouré d'une martre zibeline. Obligé de partir alors pour Andrinople où était la cour, M. de Nointel laissa dans son palais de Blois son premier secrétaire et Raphael pour lui servir de truchement, ce dont il s'acquitta avec beaucoup d'intelligence. Malheureusement le pacha de la Morée passa par Constantinople et ses gens ayant aperçu Raphael qui revenait de chez le Caïmacan, ils l'appelèrent plusieurs fois : « Ahmed Bacha ! » il ne répondit point. Ils coururent après lui et l'ayant atteint, ils crurent qu'il avait apostasié « Quoi, lui dirent-ils, Ahmed Bacha, tu t'es fait Giaour, ou Gifour, ou Chiffour, (infidèle) On ne se moque pas ainsi de notre sainte loi ! » Ils le conduisirent à leur pacha, qui, après lui avoir fait les mêmes reproches, le renvoya au caïmacan pour en faire justice.

Raphael eut beau dire qu'il était juif. Le caïmacan lui demanda pourquoi il avait porté le turban. Cependant il lui promit sa grâce s'il se faisait turc. Il avait résolu de mourir plutôt. Mais son père et sa mère qui vinrent le voir dans la prison, firent tant par leurs larmes qu'il se laissa fléchir. On lui donna des docteurs pour l'instruire et on lui fit prendre le nom de Mehemed avec la qualité d'effendi qui se donne aux savants. Ses précepteurs le trouvèrent en effet si habile qu'ils ne doutèrent pas qu'il ne devint bientôt un des plus grands docteurs de l'Islamisme.

Raphael n'avait cédé si aisément que parce qu'il avait un dessein qu'il exécuta bientôt. Ayant trouvé une occasion favorable, il s'enfuit au palais de France. On refusa de le voir parce qu'on le regardait comme un traître. Il fut donc obligé de fournir à M. d'Arvieux la preuve du dessein qu'il avait de passer en France pour recevoir le baptême. On l'accusait aussi d'avoir été cause qu'un jeune homme de la maison de l'ambassadeur, nommé Desmartins, s'était fait turc le soir de la réjouissance que l'on avait faite pour la naissance du Duc d'Anjou (il doit y avoir ici une erreur. Le Duc d'Anjou ne vint au monde qu'en 1683, l'année même de la mort de Colbert, et Philippe Duc d'Orléans était né en 1674.) Pour se justifier, Raphael épia une occasion et ramena le jeune homme de chez le caïmacan, où il était encore. L'ambassadeur tint caché chez lui les 2 transfuges. Il se passa 6 mois sans qu'il y eût d'embarquement et M. de Nointel, ayant été obligé dans l'intervalle d'aller à Andrinople, il les amena avec sa suite et les habilla à la française. Les janissaires de la garde de l'ambassadeur les connaissaient bien; mais ils ne dirent mot par une suite de cette fidélité qui leur est ordinaire et qui ne leur permet pas de trahir des gens dont ils mangent, disent-ils, le pain et le sel. Enfin M. de Nointel (remplacé en 1670 par M. de Guilleragues) les envoya par terre jusqu'aux Dardanelles où il y avait un vaisseau français. Il les fit habiller à la turc et les fit conduire par deux janissaires jusqu'à un bateau qui allait par la rivière jusqu'à l'embouchure du canal. Ils recommandèrent au batelier Raphaël qu'ils nommèrent Mehemed Celeby, comme si c'eût été un de leurs camarades qui allait porter des ordres du grand seigneur au vaisseau français. Le jeune homme passa pour son valet. Ils arrivèrent au vaisseau qui fit voile pour Smyrne et de là pour Marseille.

Raphael passa par Lyon où M. Tronchin devait lui donner de quoi se rendre à Paris. Celui-ci était calviniste et instruit du dessein de Raphael, il lui fit bien des caresses pour l'engager à embrasser sa religion. Ce fut inutilement et Raphael se rendit à Paris où il descendit chez M. d'Arvieux qui était de retour depuis qq. temps de Constantinople. Raphael était recommandé à MM. de la Caze et Tronchin, directeurs de la Cie des Indes qui le produisirent dans plusieurs bonnes maisons, notamment chez Mme de Bellinzani, dame pieuse et charitable, qui pourvoit tout auprès de M. Colbert, dont elle élevait les enfants. Elle le fit habiller, lui donna une pension et le mit entre les mains de Richard Simon qui était si habile dans les langues orientales. Les progrès qu'il fit sous notre rabbin, la facilité et l'intelligence qu'il montrait, sa sagesse et sa bonne conduite à l'âge de 26 ou 27 ans engagèrent Mme de Bellinzani à le présenter au roi et à la reine qui voulurent bien lui servir de parrain et de marraine. Le Duc de Mazarin et Mme de Colbert les représentèrent et le 6 janvier 1687 Raphaël fut baptisé à St Germain sous le nom de Louis et le surnom de Bizance, du nom de sa patrie.

Il passa qq. temps aux Nouveaux convertis; delà dans une pension où il apprit le latin et partout il donna des marques de sa piété et de son savoir. Il voulait se faire carme déchaussé. Mme de Bellinzani, craignant qu'il ne fût soutenir l'austérité de cette vie, voulut qu'il s'éprouvât qq. temps. Outre ce qu'elle faisait pour sa subsistance, elle lui fit avoir par le crédit de M. Colbert une pension du clergé de 400 livres qui lui fut continuée dans un temps où on retranchait ces pensions même aux évêques. Comme il persistait dans ses desseins de retraite, elle le mit entre les mains du P. de Ste Marthe dont elle était pénitente, comme elle le fut depuis du P. de la Cour, bien persuadée que, lorsqu'il aurait passé quelque temps dans l'Oratoire, il n'en voudrait plus sortir. En effet, après quelque séjour à Provins et à Juilly, il demanda à entrer dans l'Oratoire où il fut reçu le 9 août 1677, âgé de 30 ans, sachant si bien l'hébreu, le latin, le turc, le persan, l'arabe, l'espagnol, l'italien et le français qu'on ne savait laquelle de ces langues était sa langue naturelle. En 1687, on l'envoya à Rouen pour y convertir une femme turque que M. du Héron avait fait prisonnière, l'année précédente au siège de Buda.

Il fut fait prêtre en 1690. Il était très habile pour confondre ceux qui entraient en dispute avec lui sur les matières de religion. Il avait cette réputation parmi les Turcs qui venaient en France et quelquefois même à Paris. Un d'eux vint un jour jusque dans sa chambre, lui reprocha de séduire tous les bons musulmans et le menaça avec fureur de l'étrangler comme un renégat et le P. de Bizance ne put éviter le sort qu'le menaçait qu'à la faveur d'une ancienne arme (un sabre) qu'il avait conservée et qui était suspendue au chevet de son lit. Mais cette scène violente fit sur lui une telle impression, qu'il s'imaginait toujours avoir à ses trousses des gens qui venaient pour l'assassiner ou le conduire à Constantinople. Ses extravagances et ses emportements allèrent si loin qu'on fut

obligé de le faire enfermer à Charenton vers 1703. Rien ne put le guérir. Il y vécut près de 20 ans, n'étant mort qu'en 1720.

M. Barat, ou plutôt Simon, dans sa Bibliothèque critique dit que Hinkelmann, ministre de Hambourg, qui en 1694 donna la 1re édition arabe de l'Alcoran avait d'abord eu dessein d'y joindre une traduction latine; mais que, ne se sentant pas assez habile pour la donner lui-même, il avait proposé au P. de Bizance de faire ce travail; mais que le P. de Bizance ne voulut pas s'en charger.

C'est cependant une tradition dans l'Oratoire que le P. de Bizance avait fait cette traduction. On en conserve même à la Bibliothèque de l'Oratoire des fragments considérables parmi les papiers de ce Père. Mais elle est en français. On voit par ces mêmes papiers et par des lettres des savants à ce même Père de Bizance qu'il s'occupait beaucoup de mathématiques

Nou

Je trouve qu'il mourut le 23 mai 1722.

Il a laissé une traduction de l'alcoran avec des notes.

Adry = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire (Bibl. Nle fonds franc. N 25681) t. I p 143:

Raphaël Lévi était son vrai nom

Je trouve qu'il fut baptisé à Paris et tenu sur les fonts du baptême par l'abbé d'Effiat qui lui fit une pension viagère = qu'il entra dans l'Oratoire, qu'il reçut la prêtrise, qu'il reçut une pension du clergé pour confesser les orientaux. Outre le Turc et l'arabe, il savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin, l'italien et le français. Il a expliqué longtemps l'écriture dans les propositions en homme consommé dans la science des Sts livres. Il a traduit l'alcoran en français avec beaucoup d'exactitude, enfin son trop d'application lui ayant été funeste, il mourut chez les Frères de la charité à Charenton le 23 mai 1722.

Nou

Il reçut une pension du clergé pour confesser les orientaux

Renaudot = Mélanges, p. 232, dans le 28me volume de la collection Renaudot (Bibl. Nle)

Une lettre du P. de Bizance à M. Quesnel, prêtre, 21 Mars (s.d.)

Arceriana = Il a donné une traduction française de l'Alcoran

Bonardi = Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire de France, p. 103

Le P. Louis de Bizance, de Constantinople, mort en 1722

Il est à Charenton où les Pères de l'Oratoire l'ont fait mettre pour folie

Il avait fait une traduction de l'Alcoran avec des remarques. Mais je n'ai pas ouï dire qu'elle ait été imprimée.

Batterel : T. IV p. 535-545

XL. — Le Père Louis de Bizance,

Entré en 1677, mort en 1722.

Ce Père, né à Constantinople (1), et du lieu de sa naissance surnommé Bizance, était juif et non pas turc d'origine, comme je trouve sur nos registres (2). Venu en France par une providence particulière, il fut baptisé à Saint-Germain en Laye le 6 janvier 1674 et quatre ans après reçu parmi nous.

Il se nommait Raphaël Lévi, fils d'un juif orfèvre de Constantinople. Il était brun et fort laid, ayant plutôt l'air d'un africain que d'un européen et quelque chose de rude et de barbare dans la figure, mais démenti par ses inclinations et ses mœurs qu'il avait droites, honnêtes et tournées au bien. Il avait grand goût pour les lettres et pour l'étude des langues, des mœurs et des religions étrangères. Ce goût le porta à fréquenter tout ce qu'il y avait d'étrangers à Galata et à Péra. Il aima particulièrement les Français ; il apprit notre langue en fort peu de temps ; il s'était rendu l'espagnole comme naturelle, savait fort bien l'hébraïque, et par l'usage avait assez appris de la turque et de l'arabesque pour les bien parler. Il allait quelquefois chez les Capucins et chez les Jésuites, et leur faisait diverses questions pour se mettre au fait de notre religion, sans néanmoins s'ouvrir du dessein qu'il avait de quitter la sienne. Il se mit à lire le Nouveau Testament en français et quelque chose de nos commentateurs latins sur l'Ancien, dont il confrontait les passages qu'il trouvait cités sur les

(1) Laurens d'Arvieux, *Mém. mss.* T. II, page 462 et suiv.
(2) *Registre de l'Institution de Paris.*

marges du Nouveau et par là se désabusait peu à peu des préjugés du judaïsme.

Il le fit voir bien ouvertement lorsque parut à Constantinople un faux Messie, appelé Sabbataï Sevi, après lequel les Juifs de ce pays-là coururent un temps avec leur manie ordinaire. Le Père de Raphaël en fut très infatué : il abandonnait tout pour le suivre, au lieu que Raphaël s'en moquait, le décriait autant qu'il pouvait et le traitait d'imposteur. Aussi eut-il la consolation de voir que cet imposteur, que ses rabbins avaient tant prôné, et dont ils avaient publié divers prétendus miracles, se fit mahométan quelque temps après ; ce qui acheva de le désabuser de l'autorité de ces docteurs juifs, dont il connaissait, par un exemple si palpable, la sotte crédulité.

Lorsqu'il était si bien en voie de renoncer au judaïsme et de se faire chrétien, une triste aventure le fit pour un temps musulman, presque malgré lui.

Il y avait alors à Constantinople un gentilhomme de Paris, nommé M. du Monceaux, qui voyageait pour son plaisir, faisait des relations et dessinait tout ce qu'il voyait de curieux. Celui-ci, voulant passer à la Morée, prit Raphaël pour son truchement. Il le mena et le garda avec lui durant son séjour dans cette province. Il le fit même passer pour un janissaire, ce qui n'était pas mal aisé, attendu que notre juif parlait turc fort correctement, était circoncis, et qu'à l'air du visage on le prenait pour un mahométan. M. du Monceaux le fit donc habiller en janissaire, lui fit arborer le turban blanc et appeler Ahmed Bacha. Raphaël parcourut la Morée sous cet équipage et trompa plusieurs gouverneurs de places, qui crurent que ce prétendu Ahmed Bacha était un vrai janissaire, que les officiers de la Porte avaient donné au gentilhomme français, par honneur, pour le conduire partout et lui servir d'interprète.

De retour de leur voyage, M. du Monceaux se loua fort de la fidélité et des bons offices de Raphaël, ce qui l'attacha encore plus à tous nos Français de Constantinople. Il fré-

quenta fort assiduement le palais de France. M. Laisné et quelques autres messieurs, qui voyageaient par ordre du roi, étaient ravis de l'avoir chez eux. Il eut aussi divers entretiens sur la religion et sur les langues orientales avec M. Laurens d'Arvieux, qui nous a laissé l'histoire des aventures de notre juif dans ses *Mémoires* manuscrits, que je ne fais que copier. Enfin M. de Nointel, alors notre ambassadeur à la Porte, à qui Raphaël apportait de temps en temps les beaux manuscrits qu'il pouvait trouver au Bezistan, était si charmé de lui, qu'il lui promit un office de truchement au palais de France, et lui permit, en attendant, d'en porter les marques, c'est-à-dire le calpas rond, qui est un bonnet de drap entouré, autour de la tête, d'une peau de martre zibeline. Obligé de partir avec toute sa maison et ses trois drogmans ordinaires pour aller à Andrinople, où était alors la Cour ottomane, il laissa dans son palais Raphaël avec M. de Blois, son premier secrétaire, pour lui servir de truchement dans le courant des affaires ; de quoi notre juif s'acquitta avec beaucoup d'intelligence et de discrétion.

Mais il arriva par malheur que, dans ce temps-là, le pacha de la Morée, passant par Constantinople pour aller au rendez-vous de l'année vers Andrinople, quelques-uns de ses gens reconnurent, non à l'habit, mais à l'air, Raphaël qu'ils trouvèrent dans les rues revenant de chez le caïmacan. Ils eurent beau l'appeler à diverses fois : « *Ahmed Bacha* », Raphaël ne répondit jamais à ce nom. Ils coururent donc après lui, ils l'atteignirent, ils reconnurent que ce juif était véritablement le même qui s'était fait passer pour être turc à la Morée et le croyant apostat, ils lui dirent : « *Quoi? Ahmed Bacha ; tu t'es fait chifour* (1)*? On ne se moque pas ainsi de notre sainte loi !* » En lui tenant ce discours, ils se saisirent de lui, l'amenèrent à leur pacha

(1) Terme de mépris dont les musulmans appellent les Juifs.

qui, après lui avoir fait les mêmes reproches, le renvoya au caïmacan pour en faire justice.

On fut deux jours fort en peine de lui au palais de France. Mais, outre que M. de Nointel était encore à Andrinople, (on n'eût peut-être pas eu grands égards à sa recommandation, quand il se serait mis en devoir de le revendiquer !) Raphaël avait beau dire qu'il n'avait jamais fait profession de mahométisme, et qu'il était juif, le caïmacan lui répliquait pourquoi donc il avait porté le turban dans la Morée, n'ignorant pas que c'était la marque du musulman ; et il n'offrit de lui faire grâce de la vie qu'à la condition qu'il se ferait turc. Raphaël résista longtemps, résolu de plutôt mourir. Puis, touché des larmes de son père et de sa mère, qui furent le voir dans sa prison, et lui conseillèrent d'embrasser le mahométisme pour sauver sa vie, il fit cette réflexion qu'ayant résolu de mourir chrétien et ne pouvant l'être que par le baptême, qu'il n'avait pas encore reçu, s'il perdait la vie en cette occasion, il ne pourrait être qu'un martyr juif, sans mérite et sans récompense de son martyre ; au lieu qu'étant déjà circoncis, à la faveur de quelques paroles et de quelques pratiques, par lesquelles il ferait semblant d'embrasser le mahométisme, il se mettrait en liberté d'exécuter son premier dessein de se faire chrétien. Il fit donc ce qu'on exigea de lui. On lui mit un turban de la forme de ceux que portent les gens de lettres parmi les turcs. On lui donna des précepteurs pour apprendre la grammaire arabe et pour lui expliquer l'alcoran. On lui donna le nom de *Mahomed*, on y joignit la qualité d'*Effendy* qu'on donne toujours aux savants, parce que en effet ses maîtres avouaient que ce nouveau prosélyte en savait presque autant qu'eux, et il leur paraissait faire de si heureux progrès dans leur religion, qu'ils ne doutaient point qu'il ne devint bientôt un de leurs grands savants.

Lui, cependant, pour exécuter son dessein, voulut de nouveau s'introduire au palais de l'ambassadeur ; mais personne ne voulut le voir, et on le rebuta comme un traî-

tre. Il ne se découragea point, et s'adressant à M. d'Arvieux, il s'ouvrit à lui de la résolution, où il était, de s'enfuir au palais à la première occasion et de passer ensuite en France pour y recevoir le baptême; et comme on l'accusait aussi d'avoir été cause qu'un jeune homme de la maison de M. de Nointel, nommé Desmartins, s'était fait turc le soir de la réjouissance qu'on fit au palais de France pour la naissance du duc d'Anjou, il ne voulut pas s'enfuir qu'il n'emmenât avec lui de chez le caïmacan ce jeune homme qui y était depuis lors, et il épia si bien l'occasion favorable qu'il la trouva quelque temps après. Il revint avec ce jeune garçon au palais, et il se justifia auprès de M. de Nointel.

Notre ambassadeur, persuadé de sa bonne foi, donna une chambre de son hôtel à ces deux transfuges pour y demeurer cachés jusqu'à ce qu'il se présentât quelque occasion de les faire passer en France. Ils furent six mois enfermés dans cette prison volontaire sans qu'il s'offrît aucun navire pour les y mettre. M. de Nointel fut obligé d'aller à Andrinople, et craignant qu'en son absence il ne leur fût fait quelque violence, il les emmena avec lui comme des gens de sa suite en les habillant à la française. Les janissaires de la garde de l'ambassadeur les connaissaient bien; mais ils n'en dirent mot, y ayant parmi eux cette fidélité de ne jamais trahir les gens dont ils mangent, disent-ils, le pain et le sel. Au retour d'Andrinople, M. de Nointel prit le parti de les envoyer par terre jusqu'aux Dardanelles, où il y avait un vaisseau français, mais avec la précaution de les faire habiller à la turque et escorter par deux de ses janissaires de la garde qui les mirent d'abord sur un bateau qui allait par la rivière jusqu'à l'embouchure du canal, recommandèrent au batelier Raphaël qu'ils nommaient Mehemed Cheleby, comme si c'eût été un de leurs camarades qui eût été porter des ordres du Grand Seigneur au vaisseau français, et firent passer le jeune homme pour son valet. Il arriva heureusement au navire, lequel fit d'abord voile pour Smyrne; et de là, le conduisit en bon port à Mar-

seille. Ensuite il prit la route de Lyon où il courut risque de voir avorter tous ses bons desseins. Il y avait été adressé à un M. Tronchin, qui devait lui faire toucher de quoi continuer sa route jusqu'à Paris. Celui-ci, qui était zélé calviniste, et n'ignorait pas le dessein que notre homme avait de se faire chrétien, lui fit des caresses et bien des avances pour le mettre entre les mains de ceux de sa secte. Mais Raphaël persista à vouloir se rendre à Paris, où il vint descendre chez M. d'Arvieux de retour depuis quelque temps de Constantinople.

A la faveur des lettres de recommandation qu'il avait apportées de ce pays-là pour Messieurs Caze et Tronchin, directeurs de la Compagnie du Levant, il était aisé de le produire en plusieurs bonnes maisons. Ces Messieurs jugèrent plus à propos de le présenter à Madame de Bellinzany (1). Cette dame était pieuse et charitable, ne demandant pas mieux que de seconder les bonnes intentions de notre prosélyte, et puissante dans la maison de M. Colbert, où elle était gouvernante des enfants de ce ministre. Elle fit habiller Raphaël, lui donna une pension pour sa subsistance, et le mit entre les mains de notre Père Richard Simon qui, sachant si bien les langues orientales, était l'homme qui lui fallait pour l'instruire.

Les progrès de Raphaël sous notre rabbin, la facilité d'esprit qu'il montrait, la sagesse de sa conduite à l'âge de 26 ou 27 ans et surtout la droiture, la bonne foi avec laquelle il paraissait qu'il voulait être chrétien, firent que Mme de Bellinzany s'affectionna fort à ses intérêts. Lorsqu'il fut suffisamment disposé, elle le fit présenter au roi et à la reine qui voulurent bien lui faire l'honneur de lui servir de parrain et de marraine. Il fut donc tenu sur les fonts au nom de leurs Majestés par M. le duc de Mazarin et par Mme Colbert et baptisé à Saint-Germain-en-Laye, le jour

(1) Mère de Madame de Vauvré, aujourd'hui veuve de M. de Vauvré, intendant de Toulon.

des rois de l'an 1674 (1). On lui donna le nom de Louis et le surnom de Bizance.

On le mit ensuite pour quelque temps aux Nouveaux Convertis, où il donna des marques de sa piété et de son savoir. De là il fut envoyé à une pension pour y apprendre la langue latine : il y mena une vie régulière et édifiante. Il était fort sobre dans l'usage de tous les plaisirs, fort attentif à tous ses devoirs envers Dieu, aimant la prière et l'étude, sage et réservé dans ses entretiens. Il eut même la dévotion de se faire Carme déchaussé. Mais Madame de Bellinzany, à qui il expliqua son dessein, arrêta son zèle, craignant qu'il ne soutint pas l'austérité de cette vie, et exigea de lui qu'il s'éprouvât quelque temps. Elle lui obtint cent écus de pension (2) du Clergé de France par le crédit de M. Colbert, sans ce qu'elle faisait pour sa subsistance. Et comme il continuait à la solliciter de consentir à ses projets de retraite, ou de lui faciliter du moins l'entrée dans quelque sainte Communauté, cette vertueuse dame, qui aimait fort l'Oratoire, le mit entre les mains du Père de Sainte-Marthe, dont elle était pénitente, comme elle le fut depuis du Révérend Père de la Tour, le lui recommandant comme son enfant, et comptant bien que, quand il aurait été quelque temps parmi nous, il n'en voudrait plus sortir.

En effet, après qu'il eut fait quelque séjour à Provins et Juilly pour se perfectionner dans les études ordinaires des collèges, il demanda à être des nôtres, et fut reçu à l'Institution de Paris, le 9 août 1677 ; il était alors âgé de 30 ans, et savait si parfaitement, dit M. d'Arvieux, l'hébreu, le latin, le turc, le persan, l'arabe, l'espagnol, l'italien et le

(1) *Registre de l'Institution de Paris.*

(2) Je vois ailleurs, par une lettre d'un des évêques de l'Assemblée du Clergé de 1695, que cette pension était de 400, et que par la faveur d'une princesse qui s'intéressait à ce qu'elle fût conservée au Père Bizance, elle le fut dans un temps où on les retranchait même aux évêques.

français, qu'on aurait dit que ces langues lui étaient comme naturelles.

Sincèrement converti et goûtant le prix inestimable du don de la foi, la charité de J.-C. le pressait de le communiquer à ses frères et de désabuser ceux des infidèles que la Providence conduisait dans ces pays-ci. Je trouve sur les registres de notre maison de Rouen qu'au mois de juin 1687, le Confrère Bizance s'y était transporté exprès de la maison de Paris qui était sa résidence ordinaire pour travailler à la conversion d'une femme turque que M. du Héron avait fait prisonnière, l'année d'auparavant, au siège de Bude ; que Dieu bénit son travail et qu'après l'avoir bien instruite, il lui fit recevoir le baptême.

Ce ne fut pas là sa seule conquête. Il s'appliquait dans Paris, autant que Dieu lui en faisait naître les occasions, à ces sortes de bonnes œuvres ; et afin qu'il le fit avec plus d'autorité et de bénédiction, ses supérieurs lui firent prendre le caractère de la prêtrise qu'il reçut vers 1690. Dans les entretiens qu'il avait sur les matières de religion, il avait toujours l'avantage de confondre ceux avec qui il entrait en dispute, s'il n'avait pas toujours la consolation de les amener à la foi. Il avait cette réputation parmi ceux de sa nation qui venaient en France et jusqu'à Paris ; ce qui les irritait furieusement contre lui. Un d'eux vint un jour jusque dans sa chambre lui faire d'amers reproches, le menaçant de lui couper la gorge et de l'étrangler comme un renégat, qui leur débauchait tout ce qu'il pouvait de bons musulmans, et il l'eût fait sur le champ dans le mouvement de rage dont il était transporté, si le Père de Bizance ne se fût mis sur la défensive à la faveur de son ancien sabre qu'il avait toujours conservé et qu'il gardait pendu à la ruelle de son lit. Mais cette aventure, où il venait de l'échapper belle, fit sur son cerveau une impression si profonde, que sa tête s'en affaiblit. Depuis lors, il s'imagina avoir sans cesse à ses trousses des gens venus et dispersés dans Paris pour le ramener à Constantinople ou le

tuer. L'inquiétude continuelle qui lui en resta, lui avait enfin tout à fait renversé le sens. Ce nous fut bien force, devant les extravagances et les emportements qui lui échappaient, de le faire enfermer à Charenton, en y payant sa pension. Ce fut après 1702, et il y vécut près de 20 ans, sans que les remèdes pussent rien opérer sur sa tête, n'y étant mort qu'en 1722.

J'ai vu un mémoire d'une quinzaine de pages pleines d'extraits de sa façon les plus violents. Sa folie consistait dans une mélancolie presque farouche. Il frappait rudement dans les accès de sa phrénésie, sans ménagements pour personne. Il s'imagina longtemps que nos Pères le voulaient empoisonner parce qu'ils enviaient sa chambre; et cette manie qui le porta longtemps à aimer mieux se laisser mourir de faim que d'aller à table, avait été précédée de celle que le Grand Seigneur avait posté des gens dans Paris pour l'assassiner ; ce qui le tint aussi longtemps renfermé. Il avoua dans un bon moment qu'il avait été une fois sur le point.....(1)

Au 6e tome de la *Bibliothèque critique* de M. Simon, ou du moins qui passe pour être de lui, quoiqu'on l'attribue à M. Barat, il est dit qu'un ministre de Hambourg, qui en 1694 donna la première édition arabe de l'alcoran, et qui se nommait M. Hinkelman, avait eu d'abord dessein d'y joindre une version latine; mais que, ne se sentant pas assez habile pour le faire lui-même, il avait eu recours au Père Bizance pour l'engager à ce travail ; que néanmoins celui-ci ne satisfit point à la demande du ministre de Hambourg, lequel, en conséquence, fut obligé de donner son édition arabe de l'alcoran sans version latine.

Quoique M. Simon ne dise pas la raison pourquoi le Père Bizance ne la fit pas, il le connaissait assez, l'ayant élevé, lorsqu'il était nouveau débarqué du Levant, pour

(1) Phrase restée inachevée dans le manuscrit.
(2) Simon. *Bibl. crit*, T. VI, chap. 12.

qu'on puisse s'en rapporter sur cela à son témoignage plutôt qu'à une tradition vague qui s'est conservée parmi nous, que le Père Bizance a fait cette version. Et on pourrait peut-être concilier ces deux opinions contraires, en supposant qu'il avait commencé de l'entreprendre, et en avait déjà fait quelque chose, et que sa santé ou les difficultés du travail ne lui auraient pas permis de continuer.

39

R. P. BOUGEREL

Biblioth. Orat. T 2, p 155

Ms. de Montpellier

N° de la notice : 39

Louis Bizance

naquit à Constantinople d'une famille Juive

naquit à Constantinople d'une famille Juive. Il se sauva de l'Isle où on l'avait forcé à se faire Mahométan il renonça et abjura l'Islamisme le Mahometisme Il vint en France et fut baptisé à St Germain en Laye le jour des rois 1674. il étudia ensuite le latin à Paris et à Provins et la Philosophie à Juilly. Il fut ensuite reçu à Paris à l'oratoire le 9 août 1677 âgé de 30 ans C'était un beau génie. Il ramena 99 juifs de ses compatriotes dans la religion catholique sur la fin de sa vie il fut conduit à Charenton où on l'a vécu plusieurs années, privé de sa liberté il mourut l'an 1722

Ouvrages :

I On lui attribue une traduction de l'alcoran avec des notes, on ne sait ce qu'est devenu son Ms. Il le présenta à M le P de Noailles. Qui l'approuva. On en fit une épigramme pour laquelle dont le sens était que S. E. donnait même l'alcoran des prêtres de l'oratoire que le nouveau testament des Jésuites

11 La goûte curable par le remède turc par de Bizantee turc de nation. Paris 1703 in 12

Le Père Byzance

Arch. Nat. Mss. 758 Papiers du P. Léonard, augustin déchaussé

Ce Père est de Constantinople.

Il a traduit en français l'Alcoran de Mahomet et pour le réfuter il y a fait des notes tirées du N.T., qu'on estime assez.

M. l'archevêque de Paris, à ce qu'on dit, (car il n'en convient pas) approuve cet ouvrage comme l'ayant vu et comme ce prélat ne veut pas permettre au P. Bonhome, jésuite, l'impression en français des Epîtres et de l'Apocalypse, parce qu'il n'a pas été content de la traduction des Evangiles faite en 1698, cela a fait dire dès septembre 1699 que M. l'archevêque de Paris aimait mieux l'Alcoran des Pères de l'Oratoire que l'Evangile des Jésuites.

Batterel IV 535-547

XL. — Le Père Louis de Bizance,

Entré en 1677, mort en 1722.

Ce Père, né à Constantinople (1), et du lieu de sa naissance surnommé Bizance, était juif et non pas turc d'origine, comme je trouve sur nos registres (2). Venu en France par une providence particulière, il fut baptisé à Saint-Germain en Laye le 6 janvier 1674 et quatre ans après reçu parmi nous.

Il se nommait Raphaël Lévi, fils d'un juif orfèvre de Constantinople. Il était brun et fort laid, ayant plutôt l'air d'un africain que d'un européen et quelque chose de rude et de barbare dans la figure, mais démenti par ses inclinations et ses mœurs qu'il avait droites, honnêtes et tournées au bien. It Il avait grand goût pour les lettres et pour l'étude des langues, des mœurs et des religions étrangères. Ce goût le porta à fréquenter tout ce qu'il y avait d'étrangers à Galata et à Péra. Il aima particulièrement les Français ; il apprit notre langue en fort peu de temps ; il s'était rendu l'espagnole comme naturelle, savait fort bien l'hébraïque, et par l'usage avait assez appris de la turque et de l'arabesque pour les bien parler. Il allait quelquefois chez les Capucins et chez les Jésuites, et leur faisait diverses questions pour se mettre au fait de notre religion, sans néanmoins s'ouvrir du dessein qu'il avait de quitter la sienne. Il se mit à lire le Nouveau Testament en français et quelque chose de nos commentateurs latins sur l'Ancien, dont il confrontait les passages qu'il trouvait cités sur les

(1) Laurens d'Orvieux, *Mém. mss.* T. II, page 462 et suiv. H Ar

(2) *Registre de l'Institution de Paris.*

marges du Nouveau et par là se désabusait peu à peu des préjugés du judaïsme.

Il le fit voir bien ouvertement lorsque parut à Constantinople un faux Messie, appelé Sabbataï Sevi, après lequel les Juifs de ce pays-là coururent en temps avec leur manie ordinaire. Le Père de Raphaël en fut très infatué : il abandonnait tout pour le suivre, au lieu que Raphaël s'en moquait, le décriait autant qu'il pouvait et le traitait d'imposteur. Aussi eut-il la consolation de voir que cet imposteur, que ses rabbins avaient tant prôné, et dont ils avaient publié divers prétendus miracles, se fit mahométan quelque temps après ; ce qui acheva de le désabuser de l'autorité de ces docteurs juifs, dont il connaissait, par un exemple si palpable, la sotte crédulité.

Lorsqu'il était si bien en voie de renoncer au judaïsme et de se faire chrétien, une triste aventure le fit pour un temps musulman, presque malgré lui.

Il y avait alors à Constantinople un gentilhomme de Paris, nommé M. du Monceaux, qui voyageait pour son plaisir, faisait des relations et dessinait tout ce qu'il voyait de curieux. Celui-ci, voulant passer à la Morée, prit Raphaël pour son truchement. Il le mena et le garda avec lui durant son séjour dans cette province. Il le fit même passer pour un janissaire, ce qui n'était pas mal aisé, attendu que notre juif parlait turc fort correctement, était circoncis, et qu'à l'air du visage on le prenait pour un mahométan. M. du Monceaux le fit donc habiller en janissaire, lui fit arborer le turban blanc et appeler Ahmed Bacha. Raphaël parcourut la Morée sous cet équipage et trompa plusieurs gouverneurs de places, qui crurent que ce prétendu Ahmed Bacha était un vrai janissaire, que les officiers de la Poste avaient donné au gentilhomme français, par honneur, pour le conduire partout et lui servir d'interprète.

De retour de leur voyage, M. du Monceaux se loua fort de la fidélité et des bons offices de Raphaël, ce qui l'attacha encore plus à tous nos Français de Constantinople. Il fré-

quenta fort assiduement le palais de France. M. Laisné et quelques autres messieurs, qui voyageaient par ordre du roi, étaient ravis de l'avoir chez eux. Il eut aussi divers entretiens sur la religion et sur les langues orientales avec M. Laurens d'Arvieux, qui nous a laissé l'histoire des aventures de notre juif dans ses *Mémoires* manuscrits, que je ne fais que copier. Enfin M. de Nointel, alors notre ambassadeur à la Porte, à qui Raphaël apportait de temps en temps les beaux manuscrits qu'il pouvait trouver au Bezistan, était si charmé de lui, qu'il lui promit un office de truchement au palais de France, et lui permit, en attendant, d'en porter les marques, c'est-à-dire le calpas rond, qui est un bonnet de drap entouré, autour de la tête, d'une peau de martre zibeline. Obligé de partir avec toute sa maison et ses trois drogmans ordinaires pour aller à Andrinople, où était alors la Cour ottomane, il laissa dans son palais Raphaël avec M. de Blois, son premier secrétaire, pour lui servir de truchement dans le courant des affaires ; de quoi notre juif s'acquitta avec beaucoup d'intelligence et de discrétion.

Mais il arriva par malheur que, dans ce temps-là, le pacha de la Morée, passant par Constantinople pour aller au rendez-vous de l'année vers Andrinople, quelques-uns de ses gens reconnurent, non à l'habit, mais à l'air, Raphaël qu'ils trouvèrent dans les rues revenant de chez le caïmacan. Ils eurent beau l'appeler à diverses fois : « *Ahmed Bacha* », Raphaël ne répondit jamais à ce nom. Ils coururent donc après lui, ils l'atteignirent, ils reconnurent que ce juif était véritablement le même qui s'était fait passer pour être turc à la Morée et le croyant apostat, ils lui dirent : « *Quoi? Ahmed Bacha ; tu t'es fait chifour* (1)? *On ne se moque pas ainsi de notre sainte loi !* » En lui tenant ce discours, ils se saisirent de lui, l'amenèrent à leur pacha

(1) Terme de mépris dont les musulmans appellent les Juifs.

qui, après lui avoir fait les mêmes reproches, le renvoya au caïmacan pour en faire justice.

On fut deux jours fort en peine de lui au palais de France. Mais, outre que M. de Nointel était encore à Andrinople, (on n'eût peut-être pas eu grands égards à sa recommandation, quand il se serait mis en devoir de le revendiquer !) Raphaël avait beau dire qu'il n'avait jamais fait profession de mahométisme, et qu'il était juif, le caïmacan lui répliquait pourquoi donc il avait porté le turban dans la Morée, n'ignorant pas que c'était la marque du musulman ; et il n'offrit de lui faire grâce de la vie qu'à la condition qu'il se ferait turc. Raphaël résista longtemps, résolu de plutôt mourir. Puis, touché des larmes de son père et de sa mère, qui furent le voir dans sa prison, et lui conseillèrent d'embrasser le mahométisme pour sauver sa vie, il fit cette réflexion qu'ayant résolu de mourir chrétien et ne pouvant l'être que par le baptême, qu'il n'avait pas encore reçu, s'il perdait la vie en cette occasion, il ne pourrait être qu'un martyr juif, sans mérite et sans récompense de son martyre ; au lieu qu'étant déjà circoncis, à la faveur de quelques paroles et de quelques pratiques, par lesquelles il ferait semblant d'embrasser le mahométisme, il se mettrait en liberté d'exécuter son premier dessein de se faire chrétien. Il fit donc ce qu'on exigea de lui. On lui mit un turban de la forme de ceux que portent les gens de lettres parmi les turcs. On lui donna des précepteurs pour apprendre la grammaire arabe et pour lui expliquer l'alcoran. On lui donna le nom de *Mahomed*, on y joignit la qualité d'*Effendy* qu'on donne toujours aux savants, parce que en effet ses maîtres avouaient que ce nouveau prosélyte en savait presque autant qu'eux, et il leur paraissait faire de si heureux progrès dans leur religion, qu'ils ne doutaient point qu'il ne devint bientôt un de leurs grands savants.

Lui, cependant, pour exécuter son dessein, voulut de nouveau s'introduire au palais de l'ambassadeur ; mais personne ne voulut le voir, et on le rebuta comme un traî-

tre. Il ne se découragea point, et s'adressant à M. d'Arvieux, il s'ouvrit à lui de la résolution, où il était, de s'enfuir au palais à la première occasion et de passer ensuite en France pour y recevoir le baptême ; et comme on l'accusait aussi d'avoir été cause qu'un jeune homme de la maison de M. de Nointel, nommé Desmartins, s'était fait turc le soir de la réjouissance qu'on fit au palais de France pour la naissance du duc d'Anjou, il ne voulut pas s'enfuir qu'il n'emmenât avec lui de chez le caïmacan ce jeune homme qui y était depuis lors, et il épia si bien l'occasion favorable qu'il la trouva quelque temps après. Il revint avec ce jeune garçon au palais, et il se justifia auprès M. de Nointel.

Notre ambassadeur, persuadé de sa bonne foi, donna une chambre de son hôtel à ces deux transfuges pour y demeurer cachés jusqu'à ce qu'il se présentât quelque occasion de les faire passer en France. Ils furent six mois enfermés dans cette prison volontaire sans qu'il s'offrit aucun navire pour les y mettre. M. de Nointel fut obligé d'aller à Andrinople, et craignant qu'en son absence il ne leur fût fait quelque violence, il les emmena avec lui comme des gens de sa suite en les habillant à la française. Les janissaires de la garde de l'ambassadeur les connaissaient bien ; mais ils n'en dirent mot, y ayant parmi eux cette fidélité de ne jamais trahir les gens dont ils mangent, disent-ils, le pain et le sel. Au retour d'Andrinople, M. de Nointel prit le parti de les envoyer par terre jusqu'aux Dardanelles, où il y avait un vaisseau français, mais avec la précaution de les faire habiller à la turque et escorter par deux de ses janissaires de la garde qui les mirent d'abord sur un bateau qui allait par la rivière jusqu'à l'embouchure du canal, recommandèrent au batelier Raphaël qu'ils nommaient Mehemed Cheleby, comme si c'eût été un de leurs camarades qui eût été porter des ordres du grand seigneur au vaisseau français, et firent passer le jeune homme pour son valet. Il arriva heureusement au navire, lequel fit d'abord voile pour Smyrne ; et de là, le conduisit en bon port à Mar-

seille. Ensuite il prit la route de Lyon où il courut risque de voir avorter tous ses bons desseins. Il y avait été adressé à un M. Tronchin, qui devait lui faire toucher de quoi continuer sa route jusqu'à Paris. Celui-ci, qui était zélé calviniste, et n'ignorait pas le dessein que notre homme avait de se faire chrétien, lui fit des caresses et bien des avances pour le mettre entre les mains de ceux de sa ~~suite~~. Mais Raphaël persista à vouloir se rendre à Paris, où il vint descendre chez M. d'Arvieux de retour depuis quelque temps de Constantinople.

A la faveur des lettres de recommandation qu'il avait apportées de ce pays-là pour Messieurs Cazà et Tronchin, directeurs de la Compagnie du Levant, il était aisé de le produire en plusieurs bonnes maisons. Ces Messieurs jugèrent plus à propos de le présenter à Madame de Bellizany (1). Cette dame était ~~jeune~~ et charitable, ne demandant pas mieux que de seconder les bonnes intentions de notre prosélyte, et puissante dans la maison de M. Colbert, où elle était gouvernante des enfants de ce ministre. Elle fit habiller Raphaël, lui donna une pension pour sa subsistance, et le mit entre les mains de notre Père Richard Simon qui, sachant si bien les langues orientales, était l'homme qui lui fallait pour l'instruire.

Les progrès de Raphaël sous notre rabbin, la facilité d'esprit qu'il montrait, la sagesse de sa conduite à l'~~âge~~ de 26 ou 27 ans et surtout la droiture, la bonne foi avec laquelle il paraissait qu'il voulait être chrétien, firent que Mme de Ballinzani s'affectionna fort à ses intérêts. Lorsqu'il fut suffisamment disposé, elle le fit présenter au roi et à la reine qui voulurent bien lui faire l'honneur de lui servir de parrain et de marraine. Il fut donc tenu sur les fonts au nom de leurs Majestés par M. le duc de Mazarin et par Mme Colbert et baptisé à Saint-Germain-en-Laye, le jour

(1) Mère de Madame de Vauvré, aujourd'hui veuve de M. de Vauvré, intendant de Toulon.

des rois de l'an 1674 (1). On lui donna le nom de Louis et le surnom de Bizance.

On le mit ensuite pour quelques temps aux Nouveaux Convertis, où il donna des marques de sa piété et de son savoir. De là il fut envoyé à une pension pour y apprendre la langue latine : il y mena une vie régulière et édifiante. Il était fort sobre dans l'usage de tous les plaisirs, fort attentif à tous ses devoirs envers Dieu, aimant la prière et l'étude, sage et réservé dans ses entretiens. Il eut même la dévotion de se faire Carme déchaussé. Mais Madame de Bellizani, à qui il expliqua son dessein, arrêta son zèle, craignant qu'il ne soutint pas l'austérité de cette vie, et exigea de lui qu'il s'éprouvât quelque temps. Elle lui obtint cent écus de pension (2) du Clergé de France par le crédit de M. Colbert, sans ce qu'elle faisait pour sa subsistance. Et comme il continuait à la solliciter de consentir à ses projets de retraite, ou de lui faciliter du moins l'entrée dans quelque sainte Communauté, cette vertueuse dame, qui aimait fort l'Oratoire, le mit entre les mains du Père de Sainte-Marthe, dont elle était pénitente, comme elle le fut depuis du Révérend Père de la Tour, le lui recommandant comme son enfant, et comptant bien que, quand il aurait été quelque temps parmi nous, il n'en voudrait plus sortir.

En effet, après qu'il eut fait quelque séjour à Provins et Juilly pour se perfectionner dans les études ordinaires des collèges, il demanda à être des nôtres, et fut reçu à l'Institution de Paris, le 9 août 1676 ; il était alors âgé de 30 ans, et savait si parfaitement, dit M. d'Arvieux, l'hébreu, le latin, le turc, le persan, l'arabe, l'espagnol, l'italien et le

(1) *Registre de l'Institution de Paris.*

(2) Je vois ailleurs, par une lettre d'un des évêques de l'Assemblée du Clergé de 1695, que cette pension était de 400, et due par la faveur d'une princesse qui s'intéressait à ce qu'elle fût conservée au Père Bizance, elle le fut dans un temps où on les retranchait même aux évêques.

français, qu'on aurait dit que ces langues lui étaient comme naturelles.

Sincèrement converti et goûtant le prix inestimable du don de la foi, la charité de J.-C. le pressait de le communiquer à ses frères et de désabuser ceux des infidèles que la Providence conduisait dans ces pays-ci. Je trouve sur les registres de notre maison de Rouen qu'au mois de juin 1687, le confrère Bizance s'y était transporté exprès de la maison de Paris qui était sa résidence ordinaire pour travailler à la conversion d'une femme turque que M. du Héron avait fait prisonnière, l'année d'auparavant, au siège de Bude ; que Dieu bénit son travail et qu'après l'avoir bien instruite, il lui fit recevoir le baptême.

Ce ne fut pas là sa seule conquête. Il s'appliquait dans Paris, autant que Dieu lui en faisait naître les occasions, à ces sortes de bonnes œuvres ; et afin qu'il le fît avec plus d'autorité et de bénédiction, ses supérieurs lui firent prendre le caractère de la prêtrise qu'il reçut vers 1670. Dans les entretiens qu'il avait sur les matières de religion, il avait toujours l'avantage de confondre ceux avec qui il entrait en dispute, s'il n'avait pas toujours la consolation de les amener à la foi. Il avait cette réputation parmi ceux de sa nation qui venaient en France et jusqu'à Paris ; ce qui les irritait furieusement contre lui. Un d'eux vint un jour jusque dans sa chambre lui faire d'amers reproches, le menaçait de lui couper la gorge et de l'étrangler comme un renégat, qui leur débauchait tout ce qu'il pouvait de bons musulmans, et il l'eût fait sur le champ dans le mouvement de rage dont il était transporté, si le Père de Bizance ne se fût mis sur la défensive à la faveur de son ancien sabre qu'il avait toujours conservé et qu'il gardait pendu à la ruelle de son lit. Mais cette aventure, où il venait de l'échapper belle, fit sur son cerveau une impression si profonde, que sa tête s'en affaiblit. Depuis lors, il s'imagina avoir sans cesse à ses trousses des gens venus et dispersés dans Paris pour le ramener à Constantinople ou le

tuer. L'inquiétude continuelle qui lui en resta, lui avait enfin tout à fait renversé le sens. Ce nous fut bien force, devant les extravagances et les emportements qui lui échappaient, de le faire enfermer à Charenton, en y payant sa pension. Ce fut après 1702, et il y vécut près de 20 ans, sans que les remèdes pussent rien opérer sur sa tête, n'y étant mort qu'en 1722.

J'ai vu un mémoire d'une quinzaine de pages pleines d'extraits de sa façon les plus violents. Sa folie consistait dans une mélancolie presque farouche. Il frappait rudement dans les accès de sa phrénésie, sans ménagements pour personne. Il s'imagina longtemps que nos Pères le voulaient empoisonner parce qu'ils enviaient sa chambre; et cette manie qui le porta longtemps à aimer mieux se laisser mourir de faim que d'aller à table, avait été précédée de celle que le Grand Seigneur avait posté des gens dans Paris pour l'assassiner; ce qui le tint aussi longtems renfermé. Il avoua dans un bon moment qu'il avait été une fois sur le point.....(1)

Au 6e tome de la *Bibliothèque critique* de M. Simon, ou du moins qui passe pour être de lui, quoiqu'on l'attribue à M. Baret, il est dit qu'un ministre de Hambourg, qui en 1694 donna la première édition arabe de l'alcoran, et qui se nommait M. Hinkelman, avait eu d'abord dessein d'y joindre une version latine; mais que, ne se sentant pas assez habile pour le faire lui-même, il avait eu recours au Père Bizance pour l'engager à ce travail; que néanmoins celui-ci ne satisfit point à la demande du ministre de Hambourg, lequel, en conséquence, fut obligé de donner son édition arabe de l'alcoran sans version latine.

Quoique M. Simon ne dise pas la raison pourquoi le Père Bizance ne la fit pas, il le connaissait assez, l'ayant élevé, lorsqu'il était nouveau débarqué du Levant, pour

(1) Phrase restée inachevée dans le manuscrit.
(2) Simon. *Bibl. crit*, T. VI, chap. 12.

qu'on puisse s'en rapporter sur cela à son témoignage plutôt qu'à une tradition vague qui s'est conservée parmi nous, que le Père Bizance a fait cette version. Et on pourrait peut-être concilier ces deux opinions contraires, en supposant qu'il avait commencé de l'entreprendre, et en avait déjà fait quelque chose, et que sa santé ou les difficultés du travail ne lui auraient pas permis de continuer.

Bizance

notice

dans chemise Jacquemet
Pièce : deux mathématiciens de l'Oratoire